

***Loin de mon père* de Véronique Tadjó
ou la quête mémorielle d'une métisse franco-ivoirienne
à l'identité fragmentée**

Virginia IGLESIAS PRUVOST

Universidad de Granada

viglesias@ugr.es

<https://orcid.org/0000-0002-5058-7167>

Resumen

Este artículo examina los temas del exilio, la identidad y la memoria a través de la novela autoficcional de Véronique Tadjó, *Loin de mon père* (2010). La obra narra el regreso de Nina, una joven franco-marfileña, a Costa de Marfil para el funeral de su padre. Este retorno provoca una profunda introspección y una confrontación con sus raíces y su identidad bicultural. Al retratar las complejidades de las relaciones familiares y las reminiscencias de la memoria colectiva, Tadjó cuestiona las dinámicas entre modernidad y tradición en África. El artículo también analiza el impacto del exilio y el mestizaje, destacando la lucha de Nina por reubicarse en un contexto cultural y familiar trastornado.

Palabras clave: exilio, identidad, biculturalismo, memoria, lengua

Résumé

Cet article explore les thèmes de l'exil, de l'identité et de la mémoire à travers le roman autofictionnel de Véronique Tadjó, *Loin de mon père* (2010). L'œuvre narre le retour de Nina, une franco-ivoirienne, en Côte d'Ivoire pour les funérailles de son père. Ce retour déclenche une introspection profonde et une confrontation avec ses racines et son identité biculturelle. En dépeignant les complexités des relations familiales et les réminiscences de la mémoire collective, l'autrice interroge les dynamiques entre modernité et tradition en Afrique. L'article analyse aussi l'impact de l'exil et du métissage, soulignant la lutte de Nina pour se réancrer dans un contexte culturel et familial bouleversé.

Mots clés : exil, identité, biculturalisme, mémoire, langue

Abstract

This article explores the themes of exile, identity, and memory through Véronique Tadjó's autofictional novel, *Loin de mon père* (2010). The work narrates the return of Nina, a

* Artículo recibido el 21/06/2024, aceptado el 29/10/2024.

Franco-Ivoirien, to Côte d'Ivoire for her father's funeral. This return triggers a deep introspection and a confrontation with her roots and bicultural identity. By depicting the complexities of familial relationships and the reminiscences of collective memory, Tadjou questions the dynamics between modernity and tradition in Africa. The article also analyzes the impact of exile and mixed heritage, highlighting Nina's struggle to re-anchor herself in a disrupted cultural and familial context.

Keywords: exile, identity, biculturalism, memory, language

1. Introduction

L'exil, topos fécond et inépuisable, a fait couler beaucoup d'encre sur la scène littéraire africaine : ce déplacement forcé engendre le déracinement et plonge le migrant dans l'entre-deux, un espace complexe dans lequel le ré-ancrage et la reconstruction de l'identité sont des questions cruciales, voire vitales.

Dans son roman autofictionnel *Loin de mon père*, Véronique Tadjou narre le retour de Nina, une jeune femme franco-ivoirienne partie en France dès le début du conflit armé en Côte d'Ivoire, et qui rentre au pays afin de prendre part à l'organisation des funérailles de son père, le Dr. Kouadio Yao, médecin de renom. Dans ce tourbillon d'émotions contradictoires engendrées par son retour, son deuil et son altérité, Nina tente de se reconstruire en se livrant à une profonde introspection ; elle s'efforce également d'assumer le rôle qui lui incombe désormais dans la maison paternelle, d'autant plus qu'elle apprend avec stupéfaction l'existence de quatre frères et sœur illégitimes.

Qui était en réalité le père de Nina, cet homme qu'elle découvre paradoxalement au moment même où il disparaît pour toujours ? Quelle place lui revient-elle, à présent, au sein de ce clan familial dont la généalogie paraît si alambiquée ? Peut-elle se reconstruire et pardonner à son père dont les secrets ont ébranlé ses certitudes ? En tant que femme métisse exilée, quel regard porte-t-elle désormais sur la société ivoirienne ? Voilà autant de questions épineuses que soulève Véronique Tadjou afin de questionner l'Afrique d'aujourd'hui, partagée entre tradition et modernité, interrogations auxquelles nous tenterons de répondre dans cet article divisé en trois parties intimement liées : nous donnerons tout d'abord quelques informations importantes concernant l'autrice, étant donné que de nombreux parallélismes peuvent s'établir entre Nina et elle. Puis, nous aborderons le sujet de l'exil, un départ aussi douloureux que providentiel pour l'héroïne ; dans cette optique, nous ferons référence au concept de la mémoire individuelle et collective. Finalement, nous parlerons des conséquences de l'exil et du métissage, à savoir l'entre-deux : dans ce contexte, nous analyserons la problématique identitaire liée notamment à la langue et aux traditions ivoiriennes.

2. Véronique Tadjó : une écrivaine polyédrique

Véronique Tadjó est une figure emblématique de la littérature francophone contemporaine, même si elle ne jouit pas encore de la notoriété d'autres écrivaines africaines, comme Mariama Bâ ou Fatou Diome, connues internationalement. Née en 1955 à Paris, fille d'un haut fonctionnaire ivoirien et d'une mère française peintre sculptrice, elle grandit à Abidjan : la Côte d'Ivoire est son pays de prédilection où se trouvent ses repères culturels, explique-t-elle dans de nombreuses interviews. Son œuvre protéiforme mêle poésie, romans, livres de jeunesse illustrés par ses soins, ou encore fictions historiques. Elle aborde les thèmes de l'identité, la condition féminine, l'histoire, la mémoire, les violences génocidaires et les défis sociopolitiques de l'Afrique, entre autres ; en ce sens, elle reconnaît que son œuvre est imprégnée d'une « certaine veine négritudienne » (Anyinefa & Rice-Maximin, 2008 : 370), et, pour reprendre l'expression de Désiré K. Wa Kabwe-Segatti (2009), d'une « dé-migrétude » ou retour vers l'Afrique¹.

Véronique Tadjó se positionne en faveur des Droits de l'Homme et de l'égalité des sexes, sans se définir pour autant comme une ardente militante du féminisme, d'un point de vue politique :

[Elle] s'oppose à toute subordination de ses écrits à la défense ou à la promotion de la condition féminine. Elle affirme n'assigner à son art aucun objectif spécifique. Ses œuvres ne se feraient nullement l'écho de mots d'ordre lancés par quelque mouvement de libération féminine. Ce rôle est dévolu aux partis politiques ou aux associations qui offrent un cadre plus approprié pour mener ce genre d'actions (Gbadoua Uetto, 2013 : 12-13).

Elle aime sensibiliser le public aux crises et aux injustices en Afrique : citons par exemple *L'Ombre d'Imana. Voyages jusqu'au bout du Rwanda* (2000), qui est un témoignage poignant concernant le génocide des Tutsi. *Reine Pokou* (2005) est inspiré de la guerre civile ivoirienne : l'autrice s'interroge sur le thème de l'identité nationale. Ses dernières publications, *En compagnie des hommes* (2017) et *Je remercie la nuit* (2024), sont également ancrées dans les réalités africaines et transcendent les frontières pour aborder des thèmes universels ; d'ailleurs, Véronique Tadjó a reçu le Grand Prix d'Afrique Noire 2005. À travers sa fresque littéraire, elle a su capter l'essence de

¹ La *migrétude*, terme inventé par Jacques Chevrier, fait référence aux écrivains, expatriés temporairement ou de façon permanente, qui se situent donc dans l'hybridité géographique, linguistique et culturelle. Wa Kabwe-Segatti (2009 : 84) signale que « [...] certaines écrivaines de la "migrétude" qui revendiquent leur affiliation à la Négritude, prônent une nouvelle forme de retour à l'Afrique elle-même que nous qualifions de "dé-migrétude". [...] [c'] est une démarche qui consiste à se "dé"-solidariser de ses propres confrères, qui, dans le contexte de l'exil, se positionnent, par rapport à l'Afrique, en s'éloignant pour certains en se sentant foncièrement écrivains avant d'être africains, et d'autres qui s'y rapprochent en s'identifiant à celle-ci d'abord et se sentant écrivains ensuite ».

l'expérience africaine et la partager avec le monde, tout en promouvant ardemment la réconciliation entre les peuples, sous l'étendard de l'amour et la tolérance.

3. L'exil et le retour au pays natal : de la mémoire individuelle à la mémoire collective

L'exil dû aux circonstances politiques représente la toile de fond du roman intitulé *Loin de mon père* (2010) de Véronique Tadjo. En effet, celle-ci a ancré son *opus* en Côte d'Ivoire, un pays en proie à la guerre civile qui éclate en 2002 avec la tentative d'un coup d'État : cette rébellion provoque la scission du pays en deux, entre le nord rebelle, et le sud, loyal au gouvernement :

Personne ne sait dans quelle direction nous allons. Le ton a durci, les gens se radicalisent, adoptent des positions rigides. Ils parlent tous en même temps et personne n'écoute. Les visages sont fermés. Nous doutons les uns des autres. [...] il est devenu impossible de rester neutre. Le pays est fissuré (Tadjo, 2010 : 15)².

Le père de Nina évoque une radicalisation progressive des citoyens qui doivent choisir obligatoirement leur camp, la neutralité n'existant plus. Cependant, le récit ne sombre pas dans la tragédie ou dans le sang, même si dans les faits, les combats ont été particulièrement meurtriers, surtout pour la population civile. Véronique Tadjo garde cette bienséance et réussit à expliquer le conflit en donnant des touches réalistes, d'un point de vue objectif, telle une journaliste.

[...] l'auteure est timide et se garde de décrire des scènes de violence qui accompagnent cette guerre. Néanmoins, elle invite le lecteur à examiner le parcours d'un personnage dont le psychique est dominé par les déchirures causées par la crise politique. Il s'agit d'un roman personnel dans lequel le lecteur découvre des aspects représentatifs de la vie de l'auteure (Kabeya Mwepu, 2015 : 33).

L'accent est plutôt mis sur la souffrance des citoyens ivoiriens qui sont les victimes innocentes de cette crise sociopolitique et humanitaire : « Les guerres que se livrent les humains trouvent parfois leur source dans la soif de puissance. Aussi l'œuvre de Véronique Tadjo expose-t-elle des réflexions sur le pouvoir, un mal qui écrase tant de vies » (Attikpoé, 2020 : 30).

Quitter sa patrie revient à se sentir étranger où que l'on aille : on se retrouve alors plongé dans l'entre-deux, teinté du sentiment de nostalgie : ce mot, qui vient du grec, se compose de *nostos* 'retour' et d'*algos* 'douleur'. Effectivement, lorsque Nina

² Ce passage fait écho aux propos de Véronique Tadjo, recueillis par Kanaté Dahouda lors d'une interview réalisée en novembre 2006 : « Je vais souvent en visite à Abidjan et je me rends compte combien la situation est étouffante, combien il est difficile de pouvoir s'extraire d'une ambiance où tout le monde est focalisé dans une seule direction. Je veux dire que les gens finissent par avoir des œillères. Ils ne s'écoutent plus, ne s'entendent plus. Tout le monde parle en même temps » (Dahouda & Tadjo, 2007 : 181).

éprouve de la nostalgie pour la Côte d'Ivoire, c'est bel et bien « la douleur du retour » qui s'empare d'elle. À notre avis, c'est au travers de l'expérience de l'exil que l'identité acquiert sa véritable valeur, car elle sert de référent pour se définir par rapport au nouvel environnement : loin de sa terre natale, Nina s'est resituée dans son pays d'accueil qui ne lui est pas totalement étranger étant donné que sa mère est française³. En effet, le déracinement est étroitement lié au désir de réancrage dans l'espace, à la tentative de trouver un équilibre entre deux pôles, entre deux rives. Malgré les hostilités, l'héroïne exprime à plusieurs reprises le désir de rentrer au pays mais son père l'en dissuade, argumentant que la situation n'est guère propice à son retour :

Quand son père tomba malade, Nina voulut être à ses côtés. « Je vais bientôt revenir, papa, c'est décidé. – Attends encore, la guerre n'est pas terminée, avait-il répondu fermement. [...] Ne t'inquiète pas, reste là où tu es ». Elle avait pensé : la vie prend une mauvaise tournure. Pourquoi suis-je si loin de lui ? (Tadjo, 2010 : 15).

Cette citation renvoie directement au titre du roman et met en relief la distance qui sépare père et fille. Cette dernière reviendra finalement trop tard pour le revoir de son vivant... Partagée entre la France et la Côte d'Ivoire, Nina redoute les retrouvailles avec sa famille paternelle et regrette amèrement de ne pas être revenue avant pour être au chevet de son père. Et ses craintes sont bel et bien fondées : Abidjan lui semble à la fois familière et hostile, le désordre et la confusion qui y règnent la choquent. Elle est dépitée : « Était-ce bien là Abidjan, cette ville dans laquelle elle s'était toujours sentie en sécurité ? » (Tadjo, 2010 : 21). Dès son arrivée, elle se voit confrontée à de multiples réalités qui l'angoissent, comme les tensions socio-politiques du pays qui est personnifié, tel un martyr, écorché vif :

Le pays n'était plus le même. La guerre l'avait balaféré, défiguré, blessé. Pour y vivre aujourd'hui, il fallait renier sa mémoire désuète et ses idées périmées. Elle était partie depuis trop longtemps. [...] C'était avant la guerre, avant la rébellion. Tout avait basculé, tout s'était effondré. L'exil la gifla de plein fouet et se jeta sur elle (Tadjo, 2010 : 13-14).

La gifle met en exergue le choc psychologique dont Nina est victime : il s'agit d'une douleur presque physique, palpable, un mal implacable et dévastateur qui se propage en elle rapidement. De même, « L'haleine brûlante du pays » (Tadjo, 2010 : 16)

³ En ce sens, signalons que Nina fait le chemin inverse de celui de sa mère, pour des raisons différentes : la jeune femme a quitté son pays natal pour fuir la guerre civile et s'est installée à Paris, ville refuge. Alors que sa mère s'est exilée par amour à Abidjan, pour suivre son mari. Ainsi, c'est comme si sa mère prenait sa revanche posthume sur son mari qui lui reprochait de ne pas être compréhensive avec lui et de ne pas partager sa culture : « – Tu ne peux pas comprendre, il y a trop de choses qui t'échappent [dit Kouadio à sa femme, Hélène]. Avec tes idées occidentales, tu te crois plus intelligente que les autres, mais en fait tu ne sais rien » (Tadjo, 2010 : 81).

fait référence à l'atmosphère fiévreuse d'un pays asphyxié par un conflit armé imprévisible, qui peut embraser d'un moment à un autre les rues :

[...] elle savait très bien que c'était compter sans les milices qui suffoquaient la ville et dont la présence n'était pourtant pas officiellement reconnue. Comment prévoir si des barrages seraient érigés sur la route ? En quelques heures, la situation pouvait changer du tout au tout : pneus enflammés, nuages toxiques, chaînes clouées en travers du goudron, bandes de jeunes armés (Tadjo, 2010 : 38-39).

L'exil est synonyme de souffrances : l'exilé est dans l'attente du retour au pays, et parallèlement, dans l'appréhension de ne plus pouvoir y plonger ses racines. Les changements, inhérents au passage du temps, rendent ce réancrage particulièrement difficile :

Il [l'exilé] se situe à la fois physiquement et métaphoriquement sur les marges, à la périphérie du pays et du peuple qu'il a été contraint de quitter. Il est marqué comme l'immigré par une double absence, celle du présent et de la terre natale, preuve que le temps et l'espace de l'exil sont déjà étroitement mêlés (Aprile, 2002 : 127).

De plus, une autre source d'angoisse pour Nina réside dans les attentes des membres de la famille et dans le regard que ceux-ci vont porter sur elle : vont-ils se montrer compatissants, empathiques ? Ou vont-ils plutôt la juger, elle qui a choisi « la voie facile » et s'est expatriée pour ne pas avoir à endurer les maux d'une guerre civile fratricide ?

Elle se sentait chavirer : « Ai-je vraiment perdu mon pays ? » Et si c'était de sa faute, et si elle s'était délibérément éloignée des autres ? À présent, elle allait se retrouver en face de tous ceux qu'elle avait quittés auparavant. Comment allaient-ils la regarder ? (Tadjo, 2010 : 14-15).

Ainsi, ce retour aux sources provoque une alternance entre un récit au présent et au passé, utilisant des analepses pour revisiter les souvenirs de Nina et les événements marquants de sa vie et de celle de ses parents. Cette structure temporelle non linéaire permet de dévoiler progressivement les secrets et les complexités des relations familiales et sociales. Par conséquent, le retour en Côte d'Ivoire est autant un voyage intérieur qu'un déplacement géographique, amenant la protagoniste à confronter ses réminiscences refoulées.

D'ailleurs, la mémoire représente un lieu de rencontre où se rejoignent les souvenirs issus de multiples mémoires individuelles et collectives. Ces souvenirs, en qualité de messagers de l'inconscient, attestent de la réalité de notre passé. Nous faisons référence ici à la théorie du sociologue français Maurice Halbwachs (1997) : d'après lui,

les individus sont les dépositaires de la mémoire collective. En d'autres termes, ils sont porteurs de leurs propres souvenirs, mais aussi de ceux d'une communauté donnée à laquelle ils appartiennent : ces souvenirs sont empreints, de manière plus ou moins consciente, de leur mode de pensée, de leurs agissements, de leur histoire, etc. La mémoire individuelle devient donc l'épicentre de diverses pensées issues de la mémoire collective ou de différentes mémoires collectives, telles que les mémoires française et ivoirienne, dans le cas qui nous concerne. De plus, Halbwachs (1997 : 52) avance que les souvenirs personnels (comme ceux d'une guerre civile, pour ne citer qu'un exemple significatif) sont également collectifs : « [...] nous portons toujours avec nous et en nous une quantité de personnes qui ne se confondent pas ». La rencontre de l'Autre entraîne inévitablement un rapprochement à sa mémoire collective qui agit comme un cadre commun pour les souvenirs individuels et comme un point de convergence pour les différentes mémoires.

Dans cette optique, nous pouvons aborder la théorie des lieux de mémoire, telle que la conçoit l'historien Pierre Nora⁴. D'après lui, les lieux de mémoire représentent l'héritage national étant donné qu'ils sont porteurs de la charge culturelle de la mémoire collective : il ne s'agit pas forcément de lieux physiques, mais plutôt de lieux communs portant une charge symbolique : « [Il existe] un fil invisible [qui] relie des objets sans rapport évident [...]. Il y a un réseau articulé de ces identités différentes, une organisation inconsciente de la mémoire collective [...]. Les lieux sont notre moment de l'histoire » (Nora, 1984 : 41).

Si nous appliquons cette théorie au roman, nous constatons que Véronique Tadjou donne une topographie mémorielle riche et éclectique : en ce sens, Abidjan est plus qu'un simple cadre géographique ; la ville est un personnage en soi, reflétant les tensions et les dynamiques de la société ivoirienne. Les lieux spécifiques, comme le collège Turgot à Paris (où avait étudié Kouadio), la maison familiale, la chambre du père ; les objets, comme les carnets de note, le piano de la mère, deviennent des espaces symboliques de mémoire. L'autrice cite également des rituels de sorcellerie, le maraboutage, et des codes sociaux (les préséances concernant l'annonce d'un décès, le rôle des chefs traditionnels), etc. Nous avons affaire, essentiellement, à deux collectivités : la française et l'ivoirienne, ce qui situe de nouveau le récit dans l'entre-deux. Ces lieux de mémoire représentent les parties d'une vaste toile qui se tisse inlassablement : en effet, la mémoire collective n'est jamais figée, elle évolue constamment. De ce point de vue, Pierre Nora voit en ces lieux une empreinte indélébile du passé dans le présent. La mémoire est donc la condition *sine qua non* pour comprendre le passé.

⁴ Pierre Nora a publié le recueil *Les lieux de mémoire* en sept volumes regroupés en trois parties : *La République* (1984), *La Nation* (1986) et *Les France* (1992). Cette œuvre monumentale de l'historiographie française a permis une profonde réflexion sur les origines des symboles français.

4. L'entre-deux ou la difficulté de concilier deux cultures dissemblables

Dès son retour en Côte d'Ivoire, Nina se situe d'ores et déjà dans l'altérité : de nombreux facteurs montrent qu'elle est différente des membres de la famille et de ses amis. Tout d'abord, la première chose qui frappe à l'œil est sa couleur de peau : enfant d'un couple mixte, l'héroïne est métisse, autrement dit, ni assez blanche pour être considérée comme une Française de souche, ni assez noire pour être une « vraie » Ivoirienne. Physiquement, sa carnation la situe dans l'entre-deux et représente une source de souffrance :

Dès que Nina et sa sœur sortaient se promener, une horde d'enfants courait derrière elles en chantant : « Bôfuè, bôfuè ! » Même sans parler la langue de la région, elles savaient que les gamins les traitaient de « Blanches ». Du coup, elles évitaient de s'aventurer seules. Par la suite, elles apprirent que ce terme s'adressait également à tous ceux qui s'habillaient à l'europpéenne ou parlaient avec un accent étranger. Maigre consolation, le mal était déjà fait (Tadjo, 2010 : 126).

Cette dualité se manifeste dans un autre passage similaire, dans lequel l'héroïne se remémore une anecdote qui l'avait particulièrement blessée : « Abidjan. Dispute avec une amie: "D'ailleurs, toi, tu n'es pas une vraie Africaine !" Nina pensa : être métisse, est-ce avoir la mauvaise ou la bonne couleur de peau ? » (Tadjo, 2010 : 126). La problématique identitaire n'est d'ailleurs pas une question essentiellement personnelle dans le sens où, comme nous venons de le voir dans la citation précédente, ce sont parfois les autres qui définissent notre propre identité. À ce propos, Amin Maalouf (1998 : 32) affirme, dans son essai intitulé *Les identités meurtrières*, que « [...] c'est notre regard qui enferme souvent les autres dans leurs plus étroites appartenances et c'est notre regard qui peut aussi les libérer ». Autrement dit, c'est l'identité que nous donne autrui par le regard qu'il porte sur nous, qui s'avère problématique ; notre identité, envisagée d'un point de vue purement personnel, n'est pas si inquiétante.

Outre la couleur de peau, Nina ne partage pas la langue de sa famille : or, la langue est l'une des composantes essentielles de notre identité qui n'est pas un concept statique, bien au contraire. L'identité doit s'appréhender d'une manière dynamique, car elle correspond à une construction sociale dans laquelle interviennent de nombreux facteurs. Force est de constater que la langue représente un outil privilégié d'expression de notre identité ; or, comme celle-ci renvoie à une communauté donnée de locuteurs, elle sert aussi à s'identifier à cette communauté et à une histoire commune :

Il est clair que la langue est nécessaire à la constitution d'une identité collective, qu'elle garantit la cohésion sociale d'une communauté, qu'elle en constitue d'autant plus le ciment qu'elle s'affiche. Elle est le lieu par excellence de l'intégration sociale, de l'acculturation linguistique, où se forge la symbolique identitaire. Il est également clair que la langue nous rend comptables

du passé, crée une solidarité avec celui-ci, fait que notre identité est pétrie d'histoire et que, de ce fait, nous avons toujours quelque chose à voir avec notre propre filiation, aussi lointaine fût-elle (Charaudeau, 2001 : 342).

À l'instar de Leïla Sebbar (1941-), écrivaine franco-algérienne, autrice du roman intitulé *Je ne parle pas la langue de mon père* (2003)⁵, Nina n'a pas appris la langue de son père et n'a donc pas bénéficié de cette filiation. Ainsi, dans ces deux œuvres, la non-transmission de la langue paternelle est l'un des éléments ayant provoqué la fracture identitaire. D'ailleurs, Nina évoque un éloignement douloureux dû à cette circonstance :

Elle avait été tenue à l'écart, coupée de ce qui se passait dans son entourage. C'était facile, son père ne lui avait pas appris à parler sa langue. Délibérément ? « Un mur dressé autour de nous, une porte barricadée, des fenêtres clouées et, à l'intérieur, l'exclusion », songea-t-elle avec amertume, s'en voulant de n'avoir pas réagi à temps, de n'avoir pas lutté contre cette aliénation qui avait progressivement rongé son esprit (Tadjo, 2010 : 122-123).

Ce fossé linguistique lié à la marginalisation sociale se manifeste explicitement par l'emploi métaphorique du « mur », de la « porte barricadée » et des « fenêtres clouées » qui renvoient à la verticalité et à l'impossibilité de franchir ces barrières aliénantes. Telle une forteresse imprenable, son père ne lui a pas donné la clé ou le précieux « Sésame » qui lui aurait permis d'accéder à lui, instaurant ainsi une distance destructrice entre eux. Aussi, la diglossie⁶ postcoloniale reflète-t-elle une hiérarchie linguistique

⁵ Tout comme Véronique Tadjo, Leïla Sebbar relate une quête identitaire dans un monde partagé entre deux cultures. Dans une interview dont les propos ont été recueillis par Catherine Dana, l'écrivaine explique son rapport à la langue arabe qu'elle ne comprend pas, et son lien à la terre natale : « Je ne parle pas la langue de la terre de mon père, qui est ma terre natale, donc c'est la terre de mon corps, de mon corps dans l'enfance, de mon corps dans l'adolescence. Je pense que, avec toutes ces années-là passées dans ces quartiers arabes populaires, avec la langue arabe présente, toujours, familière mais seulement entendue, j'ai peut-être un peu de cette terre » (Dana, 2003 : 177). Ces propos font écho à l'excipit du roman dans lequel elle évoque de nouveau ce lien indéfectible entre la langue, la terre natale et le corps du père : « Je n'apprendrai pas la langue de mon père. Je veux l'entendre, au hasard de mes pérégrinations. Entendre la voix de l'étranger bien-aimé, la voix de la terre et du corps de mon père que j'écris dans la langue de ma mère » (Sebbar, 2003 : 125). Cette citation évoque non seulement la barrière linguistique qu'elle ne surmontera jamais, mais aussi la frustration qui l'accompagne ; dans son cas, l'arabe représente un héritage culturel inaccessible, renforçant son sentiment de séparation d'une culture qu'elle aimerait embrasser dans sa totalité.

⁶ Nous avons ici affaire à un cas de diglossie, dans le sens où la langue coloniale, le français, s'est manifestement imposée sur les autres langues : « À partir du moment où un groupe utilise systématiquement une certaine langue au détriment de l'autre, il se fait jour une superposition conflictuelle des variétés, communément appelée *diglossie*. [...] La notion s'est vite élargie au rapport entre langues et culture » (Grutman, 1997 : 29-30).

dans laquelle la langue vernaculaire est reléguée à un second plan, à une position marginale, tandis que le français, la « langue du Blanc », conserve son prestige colonial. Nina se heurte à cette hiérarchie lorsqu'elle réalise que son incapacité à parler la langue de son père la déplace et la situe hors de son propre héritage. Comme l'explique Sabrina Medouda (2013 : 57) :

Écrire la francophonie, c'est écrire ce manque, cette distance. Mais c'est aussi écrire la multiplicité, la diversité portée par ces éloignements d'une terre ou de l'autre. Pour ce faire, Véronique Tadjou montre, à travers le personnage de Nina, qu'appartenir à deux pays ne signifie pas forcément en posséder les identités.

S'enraciner, renouer avec sa terre natale si longtemps délaissée s'avère particulièrement compliqué... La jeune femme entame donc une redéfinition complexe de son identité fragmentée : « Être multiple, être une. Des deux côtés, à double tour. Aller-retour en marche arrière. La ligne droite n'existe pas » (Tadjou, 2010 : 127)⁷. Elle éprouve le sentiment de ne pas appartenir complètement à un monde ou à un autre, car « [...] dans cet entre-deux des cultures des deux rives, toute rupture, toute amputation culturelle, est en fait une perte irréparable d'une partie de soi-même » (Serrano Mañes, 2018 : 535)⁸ : cette ambivalence est source de confusion. Le questionnement auquel elle se livre lui fait voir, tout d'abord, que l'entre-deux est impossible pour elle à accepter : « C'était en elle que se trouvait la cassure, l'impossibilité de vivre où que ce soit » (Tadjou, 2010 : 112).

Les interactions de Nina avec les autres personnages du roman mettent en lumière les perceptions et les défis du métissage. Les traditions ivoiriennes qu'elle méconnaît sont une source de tension et d'incompréhension manifeste pour la jeune femme. Dans ce contexte, l'organisation minutieuse des obsèques selon un protocole strict, marqué par la tradition, suscite l'agacement chez Nina. D'une part, les funérailles sont un événement public et ne se déroulent pas dans la sphère privée ou en petit comité, comme elle l'aurait souhaité : « Kouadio, paix à son âme, nous appartient biologiquement, mais pas socialement. C'est une figure publique qui a beaucoup fait pour son

⁷ Véronique Tadjou a souvent recours à une syntaxe hachée qui imite la pensée effervescente de son héroïne et représente son trouble psychologique. Comme le signale très justement Sarkar Bratish (2018 : 271) : « Tadjou [...] est toujours à la recherche d'un langage capable d'imiter les intermittences du cœur, le battement d'ailes d'une femme qui cherche la vérité ».

⁸ Nous reprenons ici les propos de Montserrat Serrano Mañes qui font référence à Berkane, le personnage principal de *La Disparition de la langue française* (2003), roman autofictionnel d'Assia Djébar (1936-2015), écrivaine algérienne d'expression française. Tout comme Nina, Berkane rentre au pays (dans ce cas, l'Algérie) après vingt ans d'exil : son retour soulève des questionnements identitaires similaires à ceux de Nina, notamment en ce qui concerne la langue, l'arabe, en l'occurrence. Tout comme elle, il évoque un mur qui se dresse devant lui : « [...] Un désert de pierre en lui : ou plutôt, peu à peu surgissant, l'image d'un mur haut, en briques bien serrées, de couleur ocre sale, cette muraille devant ses yeux surgissait pour lui barrer tout horizon [...] » (Djébar, 2003 : 18-19).

pays » (Tadjo, 2010 : 27). Un cortège interminable de personnes (famille lointaine, amis, personnalités) viennent rendre hommage quotidiennement au défunt. La maison paternelle a été transformée pour l'occasion et est envahie par cette foule hétéroclite. D'autre part, l'inhumation du patriarche est ajournée à plusieurs reprises, ce qui prolonge la souffrance de Nina. Celle-ci manifeste son désaccord et son incompréhension à ses tantes ; toutefois, elle finit par se plier, bon gré mal gré, aux normes édictées par la tradition. En ce sens, la famille lui confère une pseudo-autorité et un pouvoir décisionnel presque factice à propos des affaires de son père, car finalement, les tantes lui imposent leurs décisions.

Méconnaissant les us et coutumes ivoiriennes, ne sachant pas parler la langue et n'ayant pas la « bonne » couleur de peau, Nina est manifestement considérée comme une étrangère dans son propre pays. Tel est le regard que portent les « monoculturels » sur les personnes « biculturelles », pour reprendre la terminologie de François Grosjean (1993 : 33) :

Le dilemme du biculturel est souvent que les membres « monoculturels » d'une culture ne savent pas comment le catégoriser. [...] Car cette catégorisation semble nécessaire pour faciliter l'interaction sociale. [...] Pour ce faire, le « monoculturel » se fonde sur certains traits, tels que le lieu de naissance du biculturel, sa parenté, sa langue, sa nationalité, ses traits physiques, et ses préjugés, positifs ou négatifs, qu'il a envers l'autre groupe culturel. Cela aboutira à une catégorisation du biculturel comme appartenant à « mon groupe » ou à « l'autre groupe ».

De plus, Nina parle français, langue de la colonisation, et elle habite Paris qui incarne le centre névralgique de la francophonie. Sa mère est française, son métissage le reflète : pour la famille et les amis de la jeune femme, celle-ci s'apparente plutôt à Parisienne qu'à une Ivoirienne. Elle se trouve donc dans le camp opposé, dans « l'autre groupe ».

Une découverte fondamentale vient également ébranler les certitudes de Nina : son père a eu plusieurs relations hors mariage, même du vivant de sa mère. Fruits de celles-ci, il a eu quatre enfants qui sont donc les demi-frères et sœur de l'héroïne. Des questions assaillent cette dernière et la lancent dans une profonde introspection : pourquoi son père ne lui a-t-il jamais parlé de ses autres enfants ? Pour quelle raison la famille lui a-t-elle caché délibérément ce secret ?

Ainsi, le père les avait plantés au beau milieu de la tourmente.
Son mensonge énorme, démesuré.
Tel un arbre dont les racines tentaculaires et destructrices tuent tout ce qui vit autour, il avait asséché le cœur de Nina et sapé les fondations de la famille (Tadjo, 2010 : 125).

La comparaison employée par l'auteurice montre combien la déception de Nina est immense : cette trahison est à la hauteur de l'admiration qu'elle avait pour son père.

Comment avait-t-il pu mener une vie parallèle, tromper sa femme, duper ses filles⁹ ? Pour quelle raison le clan familial s'est-il montré hermétique au sujet de cette double vie ? L'adage sartrien « L'enfer, c'est les autres » trouve ici toute sa portée puisque Nina est victime de l'hypocrisie familiale. Face à ces révélations inédites, la jeune femme pense tout d'abord qu'il s'agit d'une farce, d'une comédie burlesque. Cependant, l'incrédulité et la méfiance cèdent progressivement la place à l'intérêt et à l'affection pour cette fratrie insoupçonnée, au grand dam des tantes qui ne cessent de se montrer suspicieuses envers leurs neveux et nièce qu'elles considèrent comme une menace :

Mais fais attention, surtout pendant l'enterrement [ses tantes l'avertissent]. Tu devras être vigilante. S'ils [Cécile et Roland, les enfants illégitimes de Kouadio] s'approchent du cercueil et s'ils le touchent à l'instant où on le met en terre, cela voudra dire qu'ils comptent te créer des ennuis. Il faudra être sur tes gardes. Évite qu'ils ne soient à tes côtés (Tadjo, 2010 : 123).

Cette distance incommensurable, inhérente à l'exil, est d'ailleurs illustrée au tout début du roman à travers cette citation : « J'ai l'impression d'être à deux pas de toi, et pourtant un gouffre nous sépare » (Tadjo, 2010 : 11). Celle-ci fait écho à un autre fragment dans lequel Nina fait de nouveau référence à l'éloignement : « Dans quel monde son père avait-il vécu ? Elle comprit qu'ils avaient été séparés l'un de l'autre par une distance bien plus grande que les milliers de kilomètres entre eux » (Tadjo, 2010 : 69). La mort du père agit comme un catalyseur pour Nina, la forçant à réévaluer ses relations familiales et son propre cheminement. Central à l'intrigue, bien qu'il soit décédé, sa vie et ses secrets influencent profondément le parcours de l'héroïne. Il est une figure ambivalente, à la fois admirée et incomprise, mais fortement aimée, comme le signale la dernière phrase du roman, qui représente une véritable déclaration d'amour : « Elle pensa qu'elle l'aimerait toujours » (Tadjo, 2010 : 189).

Le dénouement est heureux dans la mesure où Nina parvient à pardonner à son père et à se réconcilier avec son passé refoulé : le travail d'introspection lui a permis de se forger une nouvelle identité, notamment grâce à la découverte de cette fratrie qui représente une partie de l'héritage paternel et qui lui permet de recréer des liens familiaux du premier degré qui avaient disparu, suite au décès de ses parents.

5. Conclusion

Véronique Tadjo représente une voix essentielle et influente de la littérature africaine francophone. *Loin de mon père*, roman autofictionnel, aborde des questions existentielles et explore les dynamiques familiales à travers le prisme de la perte et du deuil. La narration dévoile les souvenirs de Nina, ses réflexions intérieures et ses interactions avec les membres de la famille et les amis de son père, tissant une toile

⁹ Nina a une grande sœur prénommée Gabrielle qui a coupé les ponts avec la famille : malgré les sollicitations de l'héroïne, elle n'assiste pas aux obsèques de Kouadio.

complexe et riche en émotions. D'ailleurs, le roman est écrit avec une sensibilité remarquable, étant donné que l'écrivaine réussit à capturer les nuances des relations humaines et les défis de la dualité culturelle vécue par les diasporas africaines. L'autrice propose ainsi une réflexion sur la résilience, la mémoire et la quête de sens dans une société ivoirienne marquée au fer rouge par le conflit armé et l'incertitude. Dans ce contexte, Nina représente l'archétype de la femme africaine moderne, naviguant entre deux pays qui la situent systématiquement dans la marge :

Oscillant entre maîtrise de la langue française et méconnaissance des langues et coutumes locales, mais aussi familiales, parce que trop éloignées de son quotidien français, Nina nous transporte au cœur de l'une des problématiques actuelles de notre aire culturelle, à savoir la complexité du métissage et de l'exil francophone (Medouda, 2013 : 56).

À travers l'exploration des thèmes du biculturalisme et de l'exil, Véronique Tadjou offre aux lecteurs une perspective intime et authentique sur la problématique de l'identité et sur la condition humaine, faisant de son roman une œuvre poignante et universelle.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANYINEFA, Koffi & Micheline RICE-MAXIMIN (2008) : « Entretien avec Véronique Tadjou ». *The French Review*, 82 : 2, 368-382. URL : <https://www.jstor.org/stable/25481552>
- APRILE, Sylvie (2002) : « Réflexions sur le temps en politique : l'exemple de l'exil ». *Revue d'Histoire du XIX^e siècle*, 25, 127-135. DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.428>
- ATTIKPOÉ, Kodjo (2020) : « Véronique Tadjou. Écrire la vie, pour tous les âges ». *Nouvelles Études Francophones*, 35 : 2, 24-40. URL : <https://www.jstor.org/stable/10.2307/27129855>
- BRATISH, Sarkar (2018) : « Une étude de l'existence de Nina dans le roman *Loin de mon père* de Véronique Tadjou ». *Journal of Emerging Technologies and Innovative Research*, 5 : 4, 270-271. URL : <https://www.jetir.org/papers/JETIR1804273.pdf>
- CHARAUDEAU, Patrick (2001) : « Langue, discours et identité culturelle ». *Études de linguistique appliquée*, 123-124, 341-348. DOI : <https://doi.org/10.3917/ela.123.0341>
- DAHOUDA, Kanaté & Véronique TADJO (2007) : « Rendre hommage à la vie. Entretien avec Véronique Tadjou, écrivaine ivoirienne ». *Nouvelles Études Francophones*, 22 : 2, 179-186. URL : <https://www.jstor.org/stable/25702078>
- DANA, Catherine (2003) : « Je ne parle pas la langue de mon père. Entretien avec Leïla Sebbar ». *Confluences Méditerranée*, 45, 171-184. DOI : <https://doi.org/10.3917/come.045-0171>
- DJEBAR, Assia (2003) : *La disparition de la langue française*. Paris, Albin Michel.

- GBADOUA UETTO, Viviane (2013) : *Littérature féminine ivoirienne. Une écriture plurielle*. Paris, L'Harmattan.
- GROSJEAN, François (1993) : « Le bilinguisme et le biculturalisme. Essai de définition », in Bernard Py (éd), *Actes du II Colloque d'orthophoniellogopédie : Bilinguisme et biculturalisme. Théories et pratiques professionnelles*. Neuchâtel, Université de Neuchâtel (Travaux neuchâtelois de Linguistique), 13-41.
- GRUTMAN, Rainier (1997) : *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*. Québec, Fides.
- HALBWACHS, Maurice (1997) : *La mémoire collective*. Paris, Albin Michel.
- KABEYA MWEPU, Patrick (2015) : « Entre vacuité et plénitude : *Loin de mon père* de Véronique Tadjo ». *The French Review*, 88 : 4, 33-46. DOI : <https://doi.org/10.1353/tfr.2015.-0232>
- MAALOUF, Amin (1998) : *Les identités meurtrières*. Paris, Grasset & Fasquelle.
- MEDOUDA, Sabrina (2013) : « Nina ou la complexité franco-ivoirienne : quand Véronique Tadjo écrit la francophonie ». *Revue roumaine d'études francophones*, 5, 56-62. URL : <https://www.cceol.com/search/article-detail?id=541532>
- NORA, Pierre (1984) : « Entre Mémoire et Histoire : la problématique des lieux », in Pierre Nora (dir), *Les lieux de mémoire. I. La République*. Paris, Gallimard, 15-42.
- SEBBAR, Leïla (2003) : *Je ne parle pas la langue de mon père*. Paris, Julliard.
- SERRANO MAÑES, Montserrat (2018) : « *La Disparition de la langue française* d'Assia Djebar : espaces au féminin, ombres et lumières, ou le tangage entre les langues et le temps ». *Çédille, revista de estudios franceses*, 14, 523-537. URL : <https://www.ull.es/revistas/index.php/cedille/article/view/1625>
- TADJO, Véronique (2010) : *Loin de mon père*. Arles, Actes Sud.
- WA KABWE-SEGATTI, Désiré K. (2009) : « De la migritude à la "dé-migritude" », in Bernard de Meyer & Neil ten Kortenaar (dir.), *Les nouveaux visages de la littérature africaine*. Amsterdam, Rodopi B.V., 83-94.